



## BASQUIAT SOUNDTRACKS

PEINTURE, ARCHIVES, PHOTOS, MORCEAUX DE MUSIQUE...

JEAN-MICHEL BASQUIAT

*L'une donne à entendre le rapport viscéral de Basquiat à la musique, l'autre montre son travail avec Andy Warhol. Deux expositions majeures.*

TTTT

«Basquiat Soundtracks» est une exposition qui s'entend. Dès l'entrée: le bruit du métro, claquement de vieux métal dans une ville ravagée que vient percer la stridence des sirènes. New York au tournant des années 1980, Soho, la ville basse et les immeubles en ruine où les artistes de tout poil ont leur loft et où ils font littéralement leur trou. Le très jeune Basquiat (1960-1988) vit là. Au plus près de l'électricité. Pendant longtemps, il n'a pas d'autre domicile que ceux où il se fait inviter, pour la nuit, parfois plus, par des créatures de rencontre. Les photographies et les vidéos disséminées d'un mur à l'autre gardent l'empreinte vibrante de son charme, douceur, candeur, malice, le corps tendu de l'athlète qui fend la nuit, toutes les nuits, en quête d'art et de beauté. Sur les murs de la première salle sont alignés les Polaroids de ceux qu'il croise dans les clubs à des heures plus ou moins floues. Beaucoup de musiciens, Blondie, James Chance, John Lurie ou Sade. Des plasticiens, des photographes... La scène de ces an-

nées-là ne se connaît pas de frontières et Jean-Michel Basquiat circule sans boussole. Il dessine des affichettes pour les groupes new-yorkais, qui forment des archives émouvantes. Il n'a pas décidé où le porte sa passion dévorante, s'il désire être musicien ou peintre. Quelle différence? Il sera un grand artiste noir. Il le sait.

Élégamment disposée, astucieusement sonorisée, la captivante exposition de la Philharmonie de Paris est divisée en deux secteurs. Le premier nous immerge dans un New York extravagant, irrigué par les vagues punk et disco. Basquiat, qui ne survivra pas à l'excitation des années 1980 (il meurt à 27 ans d'une overdose), est le mystérieux pivot de cette scène légendaire. Il produit une musique brute et expérimentale avec son groupe Gray (où il côtoie Vincent Gallo), il enregistre des voix, programme des rythmes, fait se rencontrer les pionniers du hip-hop et les figures du rock arty. Il pratique le sampling avant l'heure et son sens du collage se retrouve dans les toiles, comme dans les innombrables croquis

Jean-Michel Basquiat à New York en 1980, lors d'un concert de Gray, son groupe de musique expérimentale.

et notes, feuillets sauvages avec lesquels il raconte cette époque. Le suivre dans ses pérégrinations offre de sublimes découvertes musicales.

Dans sa seconde partie, l'exposition se concentre sur l'œuvre et les liens ardents qu'elle tisse avec la musique. Le nom ou la silhouette des musiciens – le saxophoniste Charlie Parker (1920-1955) le premier – sont souvent gravés à même la toile, mais c'est le geste qui prend ici tout son relief, le souffle de l'improvisation, la répétition des motifs et des couleurs comme des boucles hypnotiques, l'éclat des accords frustes, et le noir obsédant, le noir qui fait tache, le noir qui brille, qui se déchaine comme une transe, retour obstiné aux sources du blues.

— **Laurent Rigoulet**

Jusqu'au 30 juillet, Philharmonie de Paris, 19<sup>e</sup>. philharmoniedeparis.fr  
Catalogue, éd. Gallimard, 288 p., 39€.

## BASQUIAT X WARHOL

À QUATRE MAINS

PEINTURE, PHOTO, STREET ART...

BASQUIAT, WARHOL, CLEMENTE...

TTTT

L'exposition est immense, le parcours, sidérant. À l'aune de la frénésie qui a saisi, pendant deux années survoltées, Jean-Michel Basquiat et Andy Warhol – les deux emblèmes de l'art new-yorkais, l'un dans l'étourdissement de la jeunesse, l'autre dans la toute-puissance de l'expérience. En 1984 et 1985, les deux hommes, qui se fascinaient mutuellement, ont réalisé plus de cent cinquante œuvres à quatre mains, des toiles imposantes auxquelles les vastes salles de la Fondation Vuitton donnent toute leur respiration. L'un commençait, donnait le cadre et le ton, souvent Warhol, l'autre embrayait et se laissait porter. À l'origine, le principe est celui du «cadavre exquis», mais c'est au jazz que l'on pense, les variations sur un motif rythmique, la manière qu'ont les jaillissements de Basquiat de griffer et secouer les contours clairs, les images en série de Warhol. Sur *Arm and Hammer II*, le «maître» de la Factory pose un fond doré et le logo publicitaire d'une marque de bicarbonate. Basquiat ne prolonge pas, il envahit la



toile, dissémine les formes, les mots et les couleurs, barre le logo, superpose la figure rageuse d'un musicien noir sur un fond blanc qu'il chahute et salit.

Les deux artistes se retrouvent dans le détournement politique des images du consumérisme américain et de la société sécuritaire. Ils semblent s'entendre et s'unir mais dans leur travail commun, dans l'alignement vertigineux des peintures saturées de signes, de couleurs et de slogans, se niche aussi une forme de rivalité. Comme sur un ring, ou dans les battles de rap, ils se défient et se stimulent. Le pouvoir oscille et se renverse sans cesse, du blanc au noir, de la forme au chaos, du cri au discours, sans que l'on puisse décider qui contamine l'autre.

— L.R.

Jusqu'au 28 août, Fondation Louis-Vuitton, Paris 16<sup>e</sup>. [www.fondationlouisvuitton.fr](http://www.fondationlouisvuitton.fr)  
Catalogue, éd. Gallimard, 328 p., 49,90 €.

## RETOURS À BEYROUTH

PHOTOGRAPHIE

GABRIELE BASILICO

TTT

En 1991, Gabriele Basilico (1944-2013) part documenter l'état de la capitale libanaise au sortir de la guerre civile. Trois autres voyages suivront en 2003, 2008 et 2011. Cette exposition toulousaine réunit aujourd'hui les quatre séries. Un témoignage unique, où la ruine n'a rien de romantique. Dans ses grands tirages en noir et blanc et ses quelques photos aux couleurs douces, le photographe italien opte pour une vision objective, frontale, et une lumière claire sans ombre. Ce n'est jamais en reporter qu'il regarde les paysages urbains, tentant plutôt de donner une interprétation libre et personnelle des lieux. C'est donc l'espace, plus que les événements et les hommes, qui attire son attention tout au long de la « ligne verte » qui sépare l'est et l'ouest de la ville. Une noirceur et un silence inquiétants planent dans nombre de photographies. Dans celles prises en 2011, la présence des voitures montre un retour à la vie normale. Sur le front de mer, de hautes tours de verre poussent sur le remblai, complété grâce aux ruines de l'ancienne ville. Elles exploseront, le 4 août 2020...

— **Frédérique Chapuis**

Jusqu'au 14 mai, galerie Le Château d'eau, Toulouse (31), [chateaud'eau.toulouse.fr](http://chateaud'eau.toulouse.fr)  
*Ritorni a Beirut*, éd. Contrasto, 200 p., 45 €.

# LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA

TTTT

Femmes

Peinture

Collectif

Jusqu'au 29 avril, galerie Karsten Greve, Paris 3<sup>e</sup>, tél.: 01 42 77 19 37.

TT

Flyer

and the Seed

Peinture

Megan Rooney

Jusqu'au 22 avril, galerie Thaddaeus Ropac, Paris 3<sup>e</sup>, tél.: 01 42 72 99 00.

Ce sont des artistes femmes, dont les œuvres sont habituellement exposées séparément dans la galerie mais ici réunies afin de créer un petit événement dans l'air du temps. Elles sont de nationalité et de culture différentes : américaine (Catherine Lee), japonaise (Leiko Ikemura), brésilienne (Lucia Laguna), suisse (Pierrette Bloch), allemande (Luise Unger), écossaise (Georgia Russell) et irlandaise (Claire Morgan). Leurs œuvres aussi différentes : du minimalisme poétique de Pierrette Bloch (1928-2017) à la luxuriance de Lucia Laguna, des damiers monochromes de Catherine Lee à l'art de Claire Morgan où se mêlent l'expressionnisme abstrait et une figuration délicate et précise. Il y a le calme et la contemplation (Bloch, mais aussi les paysages de Leiko Ikemura), l'hymne à la splendeur du monde (Laguna), et la menace tragique pesant sur ce monde (Claire Morgan). Mais, et c'est là ce qui la différencie de beaucoup d'autres peintres contemporains, Morgan a le talent et la courtoisie de nous montrer ce danger avec élégance – et même un certain raffinement.

Souvent la menace écologique nous est présentée comme un film catastrophe, une chose horrible chargée de frapper nos esprits, répulsive dans sa forme même. Claire Morgan, elle, dessine à l'encre les passereaux ordinaires

de nos jardins. Elle les dessine très précisément, avec un luxe de détails inouïs, laissant des parties légèrement brouillées et d'autres (les plumes) très réalistes. Elle les dessine juste avant qu'ils ne meurent, ou bien se débattant comme s'ils voulaient sortir de la feuille blanche. Elle les dessine en bas de l'œuvre, au pied d'une bande d'encre noire expressionniste, tordue, qui ressemble à la trace qu'aurait laissée l'oiseau en chutant sur la feuille, à sa lutte désespérée pour la vie, à son agonie. C'est la représentation d'un drame.

S'il y avait une caractéristique à l'art de notre époque, ce serait la diversité des formes, qui parfois mène à la confusion puisque tout peut être art. Contrairement au classicisme, et même à certains mouvements modernes (l'impressionnisme ou le cubisme, par exemple), où d'infimes et subtiles variations séparaient les œuvres des artistes, l'époque contemporaine demande une disparité des formes, de l'inédit – et c'est pourquoi les grandes manifestations artistiques, les Biennales, ressemblent au concours Lépine. Des avatars du modernisme subsistent : ici les damiers monochromes de Catherine Lee ou, dans une autre galerie, les tableaux abstraits d'une jeune Canadienne, Megan Rooney, visiblement inspirés, pour certains, par les *Nymphéas* de Monet. Mais si l'art moderne influence toujours bon nombre d'artistes actuels, il n'est pas si simple de passer après ses héros.

De Monet, Megan Rooney a retenu quelques accords colorés. Ainsi ce rouge bordeaux sur fond vert d'eau sombre, *Wild Wind Roaming (Night)*, 2022-23, rappelant certains *Nymphéas* des années 1916-1919, peints par Monet à la fin de sa vie, durant la Première Guerre mondiale. En 2012, l'exposition «1917» du Centre Pompidou-Metz s'en étonna, comme s'il était resté insensible au conflit. Or, loin de tout pathos, une tragédie se joue dans la tension de ces deux coloris, liée à un déclin personnel (il devient aveugle) et au désastre universel (la guerre). Ce n'est pas la nuit, comme le pense Megan Rooney, c'est le crépuscule, du peintre et de l'humanité, une lumière bouleversante posée sur un bout d'étang où se mêlent, indissociables, la tragédie et la splendeur du monde ●



*Out of the Woods*, l'un des oiseaux tombés du ciel de Claire Morgan.